

Autrescòps...

« Autrefois à Villefranche »...

LA MONTÉE VERS LE BARRY : De la gendarmerie au Barry.

Continuons notre ascension vers le Barry ! Le train continue sa montée vers le Barry qui était à l'origine, un faubourg. La pente est un peu raide et difficile, juste après le démarrage. Le conducteur n'a pas le temps de bien lancer sa machine. En arrivant à la hauteur de la gendarmerie, par temps de verglas, les roues patinent. Le train s'arrête. Le mécanicien fait alors marche arrière. Il relance ensuite sa machine vers l'avant, le plus vite possible, pour avoir assez d'élan et franchir le sommet, sans encombre. Souvent il faut réitérer la manoeuvre pour atteindre le but. Les enfants le savent bien. En toutes saisons, ils essayent de recréer les mêmes conditions qu'en hiver en savonnant les rails. La locomotive a encore plus de mal à franchir le petit dénivelé. Alors le conducteur doit faire plusieurs tentatives, à la grande joie des gamins qui ont l'occasion de faire la course, de dépasser le train et de lui jouer un bon tour. Quand le convoi réussit à atteindre le sommet, le mécanicien lâche un jet de vapeur sur le côté. C'est sa manière à lui de faire un clin d'œil aux adolescents pour leur signifier qu'il a gagné la partie.

À notre gauche, cachée dans son écrin de verdure, voici la maison qu'a fait construire Monsoieur Hours. Il a été maire de Villefranche de 1864 à 1871, non pas élu mais nommé à cette époque-là, avec ses adjoints, par le préfet. Sa maison a été ensuite achetée par la famille Gély.

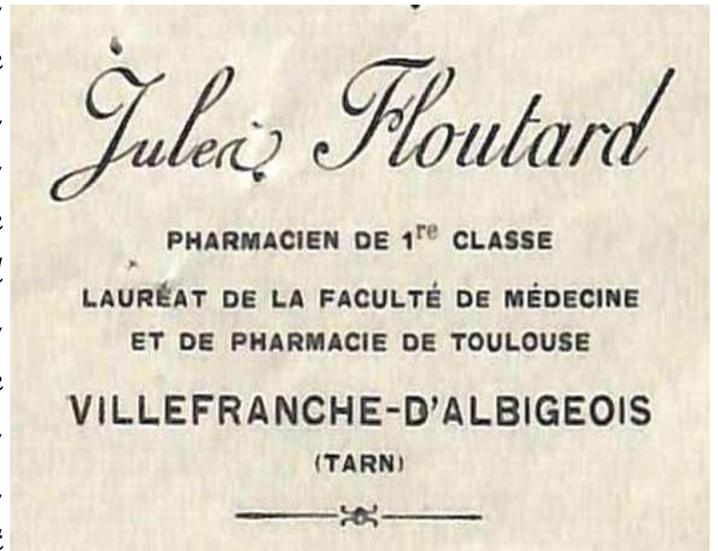


Leur fille, Mlle Lucienne Gély, cantatrice célèbre en son temps, a souvent chanté à l'opéra de Paris et aussi au théâtre du Capitole à Toulouse. Elle a interprété le rôle de Marguerite dans Faust de Gounod. Lors de sa venue dans sa famille pour Noël, elle entonnait de tout son coeur, depuis la tribune de l'église, à la messe de minuit, un « Minuit chrétien » émouvant qui impressionnait et ravissait l'auditoire. Son ami, Louis Azéma, chanteur d'opéra et peintre connu, a réalisé des tableaux représentant Albi, Ambialet. 5 autres au moins qui sont consacrés à Villefranche, vers 1900, ont été répertoriés.



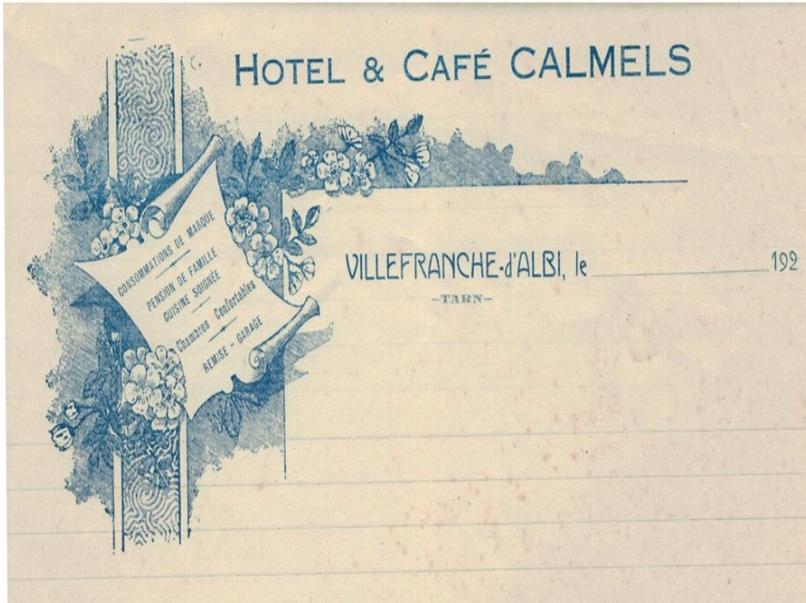
Voilà, toujours à notre gauche, la pharmacie de Monsieur Floutard. Située dans le parc de sa maison, en haut du petit escalier, son officine remplie d'une collection de magnifiques pots anciens en verre ou en porcelaine, est ouverte 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. Comme le médecin, Monsieur Floutard se devait d'être toujours disponible pour répondre aux besoins de ses clients. Le pharmacien était, quant à lui,

passionné de jeu de cartes. Tous les dimanches après-midi, il se rendait, en face, au café Vianés, pour faire quelques parties de belote, avec ses partenaires habituels. Pendant ce temps, la pharmacie restait ouverte pour les urgences de toute la contrée. Madame Floutard qui était aussi sa collaboratrice, assurait la permanence. Par contre, dès que la prescription se compliquait, elle allait au fond du jardin et appelait, de toutes ses forces et à plusieurs reprises : « Jules ! Jules ! ». Mais notre apothicaire ne se laissait ni impressionner ni détourner facilement du jeu qu'il affectionnait tant. Il répondait vaguement un petit « oui » et surtout finissait tranquillement la partie. Hors de question d'abandonner le jeu en cours de route ! La partie se terminait normalement. Monsieur Floutard se dépêchait vite de traverser la route pour répondre à ses clients. Ses partenaires étaient habitués, ils savaient être patients et profitaient de cette courte pause pour déguster une prune ou pour boire une eau de vie jusqu'à ce que le pharmacien revienne reprendre sa place. .



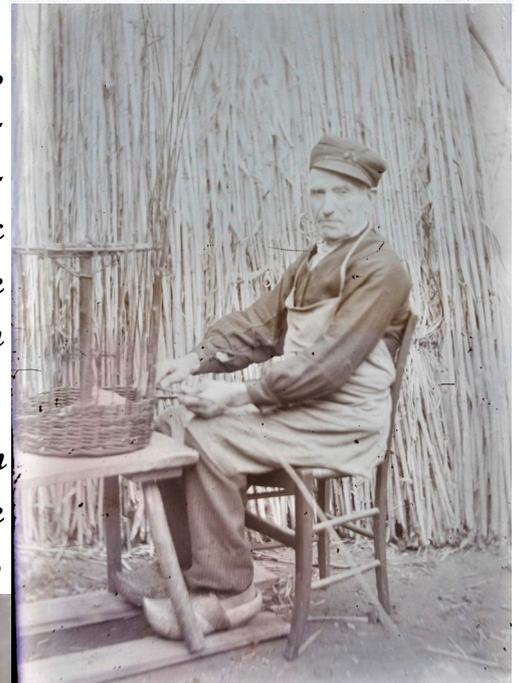
Monsieur Floutard avait eu des démêlés avec la compagnie des chemins de fer. Le conseil municipal recevait ses réclamations. La pharmacie qui était la seule à l'époque à vendre des eaux minérales, a eu, à deux reprises, une bouteille d'eau de Vichy cassée et a demandé réparation pour le préjudice subi. Les deux protagonistes se renvoyaient la responsabilité de l'incident. L'exploitant des eaux de Vichy prétendait que les bouteilles n'étaient pas transportées dans de bonnes conditions. Les chemins de fer répondaient que l'expéditeur les avait mal emballées, sans mettre de paille dans leur caisse. Un véritable dilemme à résoudre pour les autorités!

En continuant, voilà la boulangerie Gaspard. La bonne odeur du pain chaud au levain, cuit au feu de bois, des tartes aux pommes ou des fouaces délicieuses, embaume régulièrement le quartier.



Nous arrivons maintenant à l'auberge, relais de poste d'abord Maurice puis Calmels. C'est une véritable institution et une bonne adresse. Bien avant la révolution, en 1720, les Bonnal en étaient les propriétaires. Les chambres sont confortables, les chevaux sont « chouchoutés » dans l'écurie et la nourriture renommée. Les gras-doubles y sont excellents et méritaient 2 étoiles au Michelin. Ne parlons pas de la saucisse qui était un véritable régal !

Un peu plus haut, voilà l'atelier du vannier et photographe Mr Rossignol. Il tressait toutes sortes de magnifiques paniers en osier rouge pour les petites pièces, en osier jaune et vert pour les grosses vanneries. L'osier était coupé à la bonne période, pelé, blanchi au soufre dans une cuve profonde et servait à confectionner paniers de ménagères, paniers de pêche, nids de poules, de pigeons, corbeilles à linge, hottes pour les vendangeurs, berceaux pour les nouveau-nés etc... La qualité de la réalisation était telle que des commandes arrivaient de partout. En avance sur son temps, sa carte de visite avec photo accompagnait ses productions.



L'activité de photographe de Mr Rossignol, représente un trésor inestimable. Il a immortalisé des tas de scènes de vie de l'époque. Ses photos de groupe lors des mariages, ses portraits, les



La montée vers Le Barry

photos de bébé, de communicants, de conscrits, comme ci-contre, ses paysages, sont autant de témoignages de ces temps lointains. Dans ses archives de photographe, plus de 450 photos « stéréotype » sur plaque de verre, retracent cette époque.



À notre droite, à côté de la gendarmerie, voici la maison Gayrard, avec le café du Roulage, et la bourrellerie. Après la disparition prématurée de leurs parents, les 3 sœurs s'occupent du café et le frère devient bourrelier. Mobilisé, ce dernier sera tué à la guerre. Mr Vianés, un ouvrier bourrelier de Réalmont est embauché pour poursuivre l'activité. Artisan très habile de ses mains, il faisait un travail très soigné, réalisant indifféremment sièges, harnais et harnachements.

Il épousera l'une des filles. L'autre fille épousera un agriculteur de Rigaudens, Mr Augé. Leur fille Raymonde, témoin de cette époque, raconte quelques anecdotes sur le café : « Les hommes aimaient se retrouver, plusieurs fois par semaine, dans leur café favori, en soirée, pour jouer à la belote, à la manille. Les concours n'existaient pas. Il y avait facilement 4 ou 5 tables de joueurs, tous les soirs, après le travail. Certains avaient la réputation de tricher et leurs manigances faisaient régulièrement monter le ton. Quand il manquait une personne pour pouvoir jouer, Raymonde avait l'habitude de faire la « quatrième ». Il fallait faire preuve d'une adaptabilité certaine ». C'était un bon moyen de devenir, comme Raymonde, une fine joueuse !

Au-dessus, c'est la maison de Mr Passemar. On l'appelle « le Coucounier ». Il fait le commerce des oeufs, du gibier et des volailles. Il achète les oeufs en grande quantité, en août/sept sur les marchés et dans les fermes des environs. En face, dans la remise bien fraîche, il les entrepose et les conserve dans 5 cuves remplies de lait de chaux, pouvant contenir près de 500 douzaines. Le soir, à la lueur d'une bougie, il mire les oeufs ramassés dans la journée, pour écarter ceux qui sont fécondés. Il retire aussi ceux qui sont fêlés. Pour les fêtes de fin d'année, il les expédie, bien rangés, dans des caisses remplies de paille. Il livre pâtisseries et restaurateurs de la région avec une voiture hippomobile tirée par un cheval. Plus tard, il sortira sa camionnette de la remise, sans démarrer le moteur pour éviter de réchauffer les cuves, comme le raconte son petit-fils, Mr Claude Paris.



En remontant, ce sont les ateliers de Marius Gaspard, le cordonnier, de Julie Mages et d'Yvonne Cadalen, les couturières. Bien plus haut, au n°52, voilà la grande maison Laclau. De 1928 à 1932, derrière les 2 fenêtres, elle abritera le bureau de poste et télégraphe en attendant que le local sur l'emplacement actuel, soit opérationnel. L'épicerie prospère avec la présence de la poste et d'une pompe à essence devant la vitrine. Cette épicerie appelée « Le Caïffa » avec des tournées dans la campagne, a été tenue par Mme Laclau puis par M et Mme Serres.